

PRÉFACE

Le jour s’achevait enfin. La mer avait quitté sa robe d’azur et de turquoise. Elle portait sa tenue de soirée, d’or et de rubis. Un pyjama aurait été un mauvais choix, eu égard au spectacle à venir. Johann Mourier et tous les plongeurs de l’équipe Gombessa, eux aussi, s’habillaient pour l’occasion. Combinaison rouge, scaphandre jaune : le *dress-code* exigé pour l’opéra sauvage que la nature allait bientôt livrer, tard dans la nuit, à l’heure où tous seraient déjà endormis. En 2014, les 15 habitants de l’îlot Tetamanu ignoraient encore ce qui se jouait à deux pas de chez eux, la nuit, dans les profondeurs de la passe, cet étroit chenal reliant l’océan au lagon de Fakarava, au cœur de la Polynésie française.

Le cérémonial d’avant-plongée avait donc commencé. Sans un mot, chacun vérifiait son scaphandre, ses éclairages, les caméras, mes boîtiers photos, et enfilait une combinaison encore humide de la journée passée. N’y tenant plus, je brisai le silence et posai la question :

— Alors, dis-moi, combien ?

— Ben, devine, dis un chiffre pour voir...

— 300 ?

— 700...

— 700 ?!

— Oui, 705 exactement... plus ou moins 5 %... c’est la marge d’erreur qu’il faut prendre...

Ce chiffre que m’annonçait Johann était le résultat de ses comptages de l’espèce *Carcharhinus amblyrhynchos*, autrement dit le requin gris de récif. Patiemment, consciencieusement, il avait répété la délicate opération presque tous les jours depuis notre arrivée, quelques semaines auparavant. Il était ainsi parvenu à les dénombrer. C’était un record mondial en termes de densité pour cette espèce. Mais pour Johann, l’énormité du chiffre comptait moins que son exactitude. Mes camarades et moi étions excités par le résultat, Johann était satisfait par la méthode. Je compris ce soir-là que Johann était un vrai scientifique. Ses aspirations profondes venaient d’une soif de comprendre le vivant, pas d’une addiction à s’y confronter. Je voyais clairement qu’il savait dépasser l’aveuglement de la contemplation. Il cherchait à voir, pas à s’éblouir. Il s’évertuait à comprendre. Comme nous, il aimait les mystères du vivant, mais pour ce qu’ils offrent de questions complexes, non pas pour ce qu’ils provoquent de sensations faciles. Il s’intéressait à la vérité, fût-elle frustrante, et ne se contentait pas de croyances, fussent-elles grisantes.

Les croyances... Sitôt que soufflent les vents de l’ignorance et de la peur, les croyances s’embrasent. Dès lors, le requin possède ce qu’il faut pour alimenter le brasier des fantasmes les plus inquiétants : des mœurs dont les secrets restent entiers mais des mâchoires dont la réputation n’est plus à faire ; une nage furtive, indétectable, mais une puissance décisive, effroyable.

En dépit de leur réputation de prédateurs sans faille, les requins ne sont pas invulnérables. Leurs populations déclinent. Comble d'ironie, les espèces les plus grandes sont aussi les plus menacées. Surpêche, destruction des habitats, raréfaction de leurs ressources, tout cela fragilise l'avenir des squales. Cent millions pêchés chaque année, et trop rares sont les hommes et les femmes qui s'en soucient. Il y aurait d'ailleurs une raison plus psychologique à leur déclin. La peur des requins serait, nous dit-on, la raison de leur perte. On nous explique que puisqu'ils nous effraient, on ne les aime pas, et puisqu'on ne les aime pas, alors on les laisse se faire massacrer sans états d'âme, en particulier par une pêche industrielle bien plus violente et efficace que ne le sera jamais aucun requin.

Cette hypothèse du lien entre terreur et désamour fatal est tellement répandue qu'elle vaudrait la peine d'être remise en question. De nos jours, dans les tribus des peuples premiers, la peur du monde sauvage n'a pas pour conséquence l'envie de le détruire. Au contraire, cette peur engendre la fascination et le respect, faisant des créatures sauvages des divinités à vénérer. De même, quand on analyse le soin apporté aux dessins des grands prédateurs dans les grottes ornées de nos ancêtres, il semble bien qu'ils leur vouaient cette même vénération. Le culte du sauvage s'est perdu au fil de l'histoire. Désormais, dans nos sociétés modernes, cette peur n'est plus source de respect. L'homme moderne est devenu intolérant à la peur. Il ne la supporte plus, il la juge inacceptable, comme si la nature n'était là que pour le servir et le ravir, comme si elle n'avait pas le droit de le faire frémir, de le remettre à sa place d'être-vivant mortel, de lui rappeler son statut précaire et sa piètre compétitivité quand il n'a pas son fusil de chasse avec lui. Ce refus de la peur, cette revendication, a commencé il y a longtemps sans doute, tout doucement, comme une lente et insidieuse révolte, depuis les débuts de la civilisation et d'une certaine prospérité, avec une accélération exponentielle lors du xx^e siècle.

Pourtant, cette peur ancestrale, celle de la bête sauvage plus forte que le primate sans poil, est une peur saine. Elle a ses vertus : elle rend dérisoires toutes ces peurs artificielles que nous nous sommes inventées : la peur de son semblable, la peur de vieillir, la peur de perdre ses biens, la peur d'avoir mal, la peur de déplaire, la peur de mal faire, de mal dire...

Ayons peur de nous faire croquer ! Voilà une peur respectable, utile et salutaire. Qui peut encore croire que nous nous porterons mieux le jour où le loup, le tigre et l'ours auront totalement disparu ? N'attendons pas que le requin soit devenu le dernier animal sauvage à nous faire encore peur. Apprenons plutôt à le vénérer pour cela, pour le trouble qu'il nous inspire. Vénérons toutes ces bêtes sauvages, symboles de force vitale, créatures honnêtes et naturelles, c'est-à-dire non dopées et non armées sinon de leur seule musculature sans défauts, et de leurs dents sans caries. Je préfère mille fois avoir peur du requin, noble prédateur, que d'un vicieux virus, sournois et invisible. Ayons de dignes ennemis ! Ne laissons pas les miasmes microbiens devenir nos seuls maîtres sur cette planète où nos agissements frénétiques et irréfléchis sont en train de transformer les océans sauvages en une grande piscine à méduses urticantes et à staphylocoques résistants.

Arrêtons d'accuser le chef-d'œuvre de Steven Spielberg, *Les Dents de la mer*, d'avoir engendré la peur du requin et contribué à sa perte. L'œuvre nous a fait frissonner : bravo et merci !

Le problème n'est pas la peur, mais ce que nous en avons fait : la cause d'une contestation qui légitimerait l'éradication tacite de tout ce qui est plus fort que nous. Certes, ce film culte a généré quelques traumatisés de la baignade, mais n'oublions pas qu'il a aussi façonné une génération entière de passionnés pour ces grands et mystérieux prédateurs, pour ces êtres sublimes, épurés et raffinés à l'extrême, inchangés depuis des centaines de millions d'années. Dans ce monde qui se modifie à grande échelle et à grande vitesse, pas étonnant que ces êtres immuables soient en perdition. Le prédateur est devenu proie, et l'être puissant, vulnérable. Pour arriver à dépasser les lieux communs, ceux imaginant les requins comme des machines de guerre, et ceux, plus ridicules encore, désirant les voir comme des êtres inoffensifs, il faut être objectif, il faut posséder le sens de la mesure. Johann possède cela. Les requins qu'il nous décrit ne sont ni gentils ni méchants, ni cruels ni bienveillants. Ils sont sauvages.

Mais la première des idées reçues qui tombe grâce à ce livre concerne son auteur : Johann Mourier nous montre que la passion peut habiter un être de raison, qu'elle n'est pas aveuglante pour l'observateur rigoureux.

À Fakarava, Johann ne faisait pas toutes les plongées nocturnes, pourtant il était toujours là, quand nous sortions de l'eau, pour recueillir nos impressions, même très tard dans la nuit. C'était peut-être sa façon d'aller à l'essentiel : se priver du spectacle pour que les émotions ne prennent jamais le pas sur la compréhension. Encore en combinaison rouge, j'avais toujours mille questions. Il avait des réponses à m'offrir, mais pas toujours, ce qui paradoxalement redoublait ma confiance en lui.

Avec son allure tranquille, ses airs de ne pas y toucher, on pourrait voir de l'indifférence là où se cache un besoin de réfléchir avant de parler. C'est peut-être une forme de pudeur, pudeur de ceux qui savent qu'ils ne savent pas, pudeur de ceux qui sont conscient qu'une passion est comme un don, involontaire ; qu'en somme, il n'y a pas de quoi se vanter. Rares sont ces passionnés-là, lucides de leur sort. Aussi, ils sont humbles, un brin mélancoliques parfois, toujours un peu réservés. Ils savent bien qu'une passion isole si l'on n'en fait aucun partage, et qu'elle désole si l'on en fait trop l'étalage. C'est peut-être pour cela que Johann a le verbe économe. Il déverse son savoir doucement, sans vouloir éclabousser et sans que ça déborde. C'est la délicatesse du dosage.

Si l'auteur de ce livre se permet de partager ses connaissances, c'est que, sans doute, il mesure mieux que d'autres l'étendue des ignorances, les siennes et les nôtres. Dans son travail quotidien, il sait que la recherche de réponses est aussi importante que la recherche de questions. Le questionnement peut devenir un art, quand il tend à percer les mystères du monde sauvage, quand il devient la raison d'être des chercheurs et qu'il nourrit l'appétit des curieux de nature. Alors soyez gourmand, et ne craignez pas l'écœurement : Johann Mourier vous livre ici des réponses tellement digestes que vous en redemanderez, avec plus d'appétit encore que le plus affamé des requins.

Laurent Ballesta